

Eric Hänni: «Je ne suis pas un gars difficile, si on lui dit de balayer, l'Eric il balaie»

RENCONTRE •
Jacques Houriet

Lil sort sagement de sa jolie voiture allemande, frais comme un gardon, sourire lumineux et main tendue:

– «Je m'appelle Eric...»

Ça je le savais. Le poids léger delémontain ne semble pas avoir pris 100 grammes en 50 ans. L'œil clair, le cheveu désormais blanc, il a la dégaîne vive et aucun signe d'usure musculaire. Juste, en y regardant de plus près, l'oreille gauche esquinée. On ne peut pas tout éviter.

– «Je suis allé voir mon arbre, près du Domont...»

Un chêne pédonculé que lui a dédié la bourgeoisie. A notre demande, il a apporté sa médaille olympique qu'il tend à ma photographe qui la manipulera avec un respect d'archéologue. Comme si l'argent était fragile.

La loi du père

Son père, Ernest, est chef d'atelier chez von Roll Delémont; Eric a deux sœurs et une dizaine d'années...

– «Quand mon père rencontre une jeune femme, quitte ma mère, mes deux sœurs restent avec maman et moi on me place dans, comment dire, un foyer, à Koeniz. On était une trentaine de pensionnaires, il y avait de tout, pas seulement des gentils. On avait des jardins qu'on cultivait pour se nourrir. C'était dur, comme ambiance... A l'heure des repas il fallait sortir les coudes pour gagner sa place.»

Il reste quatre ans à ce rude régime mais y trouve quand même une vertu:

– «J'ai appris l'amour et le goût de la terre, je voulais devenir jardinier. Mais mon père m'a ordonné d'apprendre mécanicien-outilleur. Il me reprend à Delémont, mais ça n'allait pas, avec sa femme.»

Alors on le place au-dessus d'une boulangerie de la vieille ville, dans une chambre de bonne d'où il se rend tous les jours à Choindéz, à vélo, suivre son apprentissage de mécanicien...

– «Avec mon séjour à Koeniz, j'étais devenu agressif, et Suisse allemand. On m'appelait le Suisse tau-tau. Et, le Suisse tau-tau, il frappait. Oui je tapais, et j'allais m'enfermer aux toilettes.»

Tout ce qui sert

Un apprenti plus psychologue que les autres, Robert Beyeler, a pris Eric sous son aile et l'a amené au club de judo de Delémont, fondé par René Amweg. Eric est vif, rapide, explosif. En un mot, doué.

– «Ça m'a tout de suite plu, c'était mon truc. Toute l'équipe m'a entouré, materné: Robert, Sep (Kohler), Jo (Cortat), René (Amweg). A tour de rôle ils me prenaient chez eux. Je n'aurais pas pu devenir un chlopet, ils ne m'ont pas lâché. En quelques mois j'étais apaisé, et ça se passait bien au boulot. Bon, le fait que je faisais du judo a calmé tout le monde.»

Eric excelle également dans son travail et obtient le droit de s'absenter une heure avant la sonnerie deux fois la semaine:

– «Il y avait une halle et une société de gymnastique à l'artistique, à Choindéz, je suis allé m'entraîner là. Le flic-flac, les engins, moins les anneaux, il faut des biscoteaux trois fois comme les miens. Mais pour la souplesse, la force, l'équilibre, ça m'a bien servi.»

Après la séance de gym, l'entraînement de judo. Il est le premier et le dernier sur le tapis, quand les autres font 50 ushi-komi (un mouvement de judo), il en fait 100, il a du mordant, c'est peu dire.

La noix de coco

Conscient de ses qualités, ses maîtres le poussent, pas toujours en douceur:

– «Coup de pied au cul, noix de coco (il ferme le poing, le brandit et fait mine de se taper sur la tête). Alors, pour éviter ça, je m'appliquais. Je rentrais à la boulangerie mort, je me disais rageusement attendez le jour viendra où je vous planterai tous!»

«Une brute, qui nous tapait avec des matraques en bambou...»

En 1959, quatre ans après ses débuts, Eric décroche le premier de ses sept titres nationaux en poids légers (sa catégorie pour toute sa carrière). L'année suivante on apprend que les Jeux olympiques de 1964 ont été attribués à Tokyo, qui choisit sans surprise d'ajouter le judo aux disciplines olympiques. La Fédération suisse de judo annonce qu'elle enverra un représentant. Reste à savoir lequel:

– «Au judo club Delémont on décide que ce sera un de nous, peu importe lequel. Les entraînements redoublent...»

Et l'évidence se dessine:

– «René Amweg se blesse au genou, dès lors il est vite apparu que j'étais le mieux placé. Et tous les autres se sont sacrifiés pour moi. Oui, sacrifiés!»

Un ticket pour Tokyo

En 1964, Eric Hänni décroche le bronze aux Championnats d'Europe à Berlin:

– «Et mon ticket pour Tokyo. On remet une briquette à l'entraînement. On va à Belfort, chez Maître Awazu, puis j'apprends que Mulhouse a un entraîneur qui revient de huit ans passés au Japon. Je vais à Mulhouse...»

Il se tait, soupire, sourit:

– «Une brute, qui nous tapait avec des matraques en bambou, des linges mouillés, tu n'imagines pas. J'y allais souvent à vélo, parfois c'est les copains du club qui m'amenaient. Mais aucun n'est jamais venu sur le tapis...»

Pas fou.

Eric travaille près de Moutier, chez un jeune entrepreneur qui ne peut pas lui offrir un mois de congé payé. Il est marié à Anna, il a un petit garçon. En clair, il ne



Eric Hänni: «A l'aller, les officiels suisses ne nous connaissaient pas, ne nous voyaient même pas...»

PHOTO DANIELE LUDWIG

peut pas se payer l'aventure. Il l'avoue à un journaliste du *Démocrate*...

– «C'est lui qui a eu l'idée de placer des petits cochons dans les commerces pour une quête... Elle a rapporté 4000 ou 5000 francs, la moitié aurait suffi.»

La vedette d'avant...

Sur le départ, à Genève, Eric fait la connaissance de Philippe Lab:

– «Un haltérophile neuchâtelois aussi large que haut, avec des bras comme mes cuisses et des cuisses comme mes hanches. On a passé le séjour ensemble.»

Comme deux orphelins.

– «Dans l'avion, on a dû céder nos sièges à Peter Laeng, champion suisse du 400 mètres et porte-drapeau de la délégation, il voulait s'allonger. On a dû se mettre sur les valises. Il rigole: au retour, c'était différent...»

Eric n'a personne pour le coacher, ni même pour s'entraîner. Les Français ne le veulent pas, ils ont des combattants dans sa catégorie. Même chose pour les Allemands...

– «Et je vois Anton Geesink. Il m'accepte. Devant lui toutes les portes s'ouvrent...»

Géant hollandais, Geesink est un phénomène du judo, il fut le premier à battre un Japonais, il leur inspirait à la fois crainte et respect. Il a d'ailleurs décroché l'or en poids lourds cette année-là et fut champion du monde à cinq reprises. Un coach de luxe pour Eric...

Ce fameux uchimata

Lorsque Hänni arrive sur le tapis, ses yeux deviennent glaçons. De son adversaire, il ne voit que son kimono, perçoit ses gestes, précède ses réactions en quête de l'instant idéal, celui où il placera son spécial, foudroyant, uchimata (un fauchage intérieur de jambe), cent mille fois répété. C'est de cette manière qu'il règle ses trois premiers combats, contre un Panaméen, un Autrichien et un Italien, par ippon (avant la limite).

– «La demi-finale est contre un Russe, qui m'avait battu à Berlin, au sol. Anton me hurlait de ne pas aller au sol, j'ai gagné aux drapeaux (par décision).»

Et il y eut cette fameuse finale, face au Japonais Nakatani. Eric réussit une projection, l'arbitre donne wazari, un des deux arbitres de chaise conteste, concilia-bule à trois, puis les superviseurs les rejoignent, l'avantage est annulé après plusieurs minutes. Le Japonais marquera un même avantage, qui ne sera pas annulé...

– «Je n'avais qu'une seule ambition, faire mon maximum, je l'ai fait, j'ai gagné la médaille d'argent, je n'ai pas perdu la médaille d'or. Je ne vois pas ce que ça aurait changé pour moi. Mais le Japonais, lui, il serait devenu conducteur de pousse-pousse s'il avait perdu...»

Des officiels distraits

Quant aux officiels suisses du comité olympique...

– «Ils étaient à table, ils ont vu le drapeau suisse à la télé. Le temps qu'ils arrivent, j'étais couché depuis longtemps.»

Mieux vaut tard...

Au retour, bien sûr, la hiérarchie sportive est bousculée. Le train qui les ramène de Genève à Delémont fait escale dans les gares, à Morges notre héros, imprudemment sorti du train, mettra nonante minutes pour y remonter. Et le convoi arrive à Delémont avec deux heures de retard. Vingt mille personnes sont dans les rues, acclament le régional devenu héros:

– «Je suis allé à Tokyo grâce aux Jura-siens, avec leur argent, tu ne peux pas savoir l'émotion que ça m'a procuré de ramener cette médaille, je l'avais gagnée pour eux.»

Le judo explose en Suisse, en 2 ans le nombre de clubs double. La vie publique d'Eric n'est plus que judo. Il devient professeur à Zurich, à Berne, puis ouvre son école, Olympia Berne, qui dépasse 1000 élèves en 18 mois. Du jamais vu!

Un pied sur le tatami

Mentor sans doute trop exigeant, Eric a éloigné ses deux fils Alain et Steve, pourtant sportifs, du judo. Mais il savoure avec délice d'être devenu grand-père une deuxième fois.

Eric a vendu son école en 1995, s'aménageant un peu plus de temps pour ses autres passions, la moto, le bateau, les balades en camping-car à travers l'Europe en compagnie de sa femme Lotty (Anna est décédée en 1987). Mais il garde un pied sur le tatami et reste très impliqué dans les plus hautes instances du judo: délégué de la Fédération, responsable des arbitres, expert de katas (passages de grades de ceintures noires), notamment. Aujourd'hui encore son agenda regorge de rendez-vous judoïstiques...

– «Tiens, samedi prochain je suis invité dans deux clubs qui fêtent leur cinquantième anniversaire...»

L'âge de la médaille. ●